

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph PUTALLAZ

La famille, premier sanctuaire de Dieu

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1974, tome 70, p. 45-50

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

La famille, premier sanctuaire de Dieu

« Dieu n'est pas à la mode. » (Paul VI) Serait-ce une raison pour nous de nous taire sur Dieu par peur d'être démodés ?

L'Eglise n'est pas à la mode. Faudrait-il alors nous taire à son sujet et nous refuser à sonder son étrange mystère, celui de l'Incarnation et de la Rédemption qui se continuent ?

La famille n'est pas à la mode. Sommes-nous arrivés à avoir honte d'en parler et de croire à sa mission ?

« La famille moderne est fragile », disait l'Exposition de Lausanne en 1964 ; « c'est un devoir de la Société d'en protéger l'existence et d'en assurer l'avenir. Une civilisation qui ne donne pas à la famille la place qu'elle mérite est vouée à l'échec. »

C'est vrai qu'elle est fragile ; bien plus, elle est attaquée violemment, insidieusement parfois comme tout ce qui est institution. Comme l'Eglise elle semble être aussi le bouc émissaire sur lequel on peut se décharger de ses propres péchés en les lui faisant porter. Sous prétexte d'évolution, de liberté, de remise en question, de tabous à rejeter, on rejette la famille. C'est Saint-Exupéry qui, il y a plus de trente ans, diagnostiquait cette furie de destruction : « Ils renversent les murs de leur forteresse, sous prétexte de liberté, mais il n'est plus alors que forteresse démantelée et ouverte aux étoiles » ; ce n'est plus une forteresse, une maison, mais un amas de pierres devenues inutiles.

Face à cette vague de fond, il faut cesser de gémir, de se plaindre et de baisser les bras. Ce qui me paraît le plus urgent dans le désarroi actuel, c'est de réapprendre à penser juste, avec un minimum de bon sens et en acceptant humblement de nous laisser éclairer par la Lumière qui éclaire tout homme de bonne volonté. Avant de dire et de répéter

sur tous les tons que le monde doit changer, que l'Eglise doit changer, que la famille doit changer, que les parents doivent changer, il serait bon que chacun se dise : « Que dois-je changer en moi, dans ma manière de penser et de vivre pour que quelque chose aille mieux dans le monde ? » C'est ce que Paul VI ne cesse de rappeler en parlant de l'Année sainte...

La famille est comme une cathédrale, un vrai sanctuaire. Les murs de cette cathédrale, c'est le père de famille. On ne lui demande pas d'abord d'être transparent ; on lui demande d'être solide, établi en profondeur, capable de donner ses dimensions à la famille et de tenir bien haut les vitraux par lesquels entre la lumière. Les mamans, ce sont les vitraux fortement accrochés par l'amour conjugal à ce mur solide que devrait être le père, mais en même temps ouverts du dehors vers le dedans. Le vitrail ouvert au soleil reçoit la lumière, dilue cette lumière dans le sanctuaire et jusque sur les murs. Ceux qui sont dans la cathédrale sont éclairés, voire réchauffés, par la lumière aux couleurs variées.

Notre civilisation de l'information rapide et superficielle, notre civilisation du flash, par manque de temps, pauvreté d'idées ou parti pris, n'éclaire souvent qu'un seul aspect du problème, qu'une partie des visages. Le flash actuel a tellement souligné le droit absolu au bonheur (mais, quel bonheur ?), la liberté d'en faire à sa tête sans plus aucune référence à une norme objective, le droit au plaisir dont on croit pouvoir nous donner toutes les recettes, que le chrétien qui n'est plus à l'écoute de l'Eglise, ni au garde-à-vous de la foi finit par douter de tout, par appeler bien ce qui est mal. Lentement il remplace les commandements de Dieu par les recettes de l'homme ou par celles de la société de consommation ; ses yeux finissent par ne plus supporter la Lumière et, comme le disait déjà le cardinal Suard, sa conscience porte les mêmes jugements d'appréciation morale que ceux qui n'ont jamais été à l'école du Christ. Combien, sous la pression de leurs propres difficultés et des réactions violentes de la presse, ont été incapables de découvrir dans une encyclique comme *Humanae vitae* les exigences normales de l'amour conjugal et les appels confiants de l'Eglise à la grandeur possible de l'homme, grandeur jamais atteinte définitivement et qui « a le sens de l'étoile pour guider la marche ».

Quand on parle de la famille, il ne faut jamais oublier que c'est bien à tous que le Christ a demandé : « Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. » C'est donc l'amour du Christ pour son Eglise qui est le modèle de l'amour des conjoints.

Cet amour conjugal, pour atteindre à sa réelle et possible grandeur, me semble devoir se dilater sur quatre dimensions.

Dimension horizontale : l'amour conjugal va d'abord du conjoint au conjoint.

Comme cet amour a pour modèle l'amour même du Christ, les conjoints capables de silence, de prière et de conversion découvriront progressivement, avec la grâce du sacrement, que aimer comme le Christ, ce n'est pas d'abord vouloir se rendre heureux, mais devenir meilleur, plus donné, plus saint. Le voit-on assez grand, cet amour, quand on décide d'y consacrer toute une vie ? Le chrétien marié accepte de reconnaître la vocation de son conjoint que « Dieu a choisi d'avance, bien avant la création du monde, pour être saint et immaculé en sa présence, dans l'amour » (Eph. 1). Il découvre avec émerveillement que, par le sacrement de mariage, le Christ le prend comme collaborateur pour aider son conjoint à croître dans l'amour de Dieu et dans celui du prochain. Ne serait-ce pas cela « regarder dans la même direction », selon la parole célèbre de l'auteur de *Citadelle* ? Pour chacun existe le danger de vouloir s'installer dans l'amour au lieu de grandir dans l'amour. On court le risque de s'établir peu à peu sur le plan facile de l'habitude, en acceptant des demi-mesures d'amour ; sous la pression du monde et de son propre égoïsme toujours à combattre, le foyer a tendance à devenir une entreprise commerciale au lieu d'être une entreprise de sanctification. L'Année sainte donnera à tous les foyers attentifs aux appels de l'Esprit d'amour l'occasion de se convertir plus totalement à la vocation qui est la leur : « La volonté de Dieu, c'est que vous deveniez des saints » (I Thess. 4 : 3).

Dimension verticale descendante : des parents, non uniquement des époux.

Les enfants font partie de l'amour conjugal vrai et complet, même s'il a été impossible d'en appeler à la vie. Pour que la femme devienne mère et « qu'elle soit sauvée », il faut un choix réfléchi, concerté ; il faut prier pour découvrir ce que Dieu attend des époux dans le domaine de la fécondité. Notre époque a peur de l'enfant ; elle s'organise pour se débarrasser de l'enfant par n'importe quel moyen, même en le tuant avec la protection de la Loi. C'est cela le grand hiver de l'amour.

Conscient du sens d'une vraie paternité responsable, le foyer appellera à la vie les enfants qu'il pense pouvoir éduquer après avoir fait l'inventaire de ses propres forces doublées de la fidélité de Celui « de qui toute paternité, au ciel et sur terre, tire son nom » (Eph. 3 : 15). L'amour vrai des parents tend à devenir de mieux en mieux l'amour de tendresse que Dieu a pour nous. On n'invente pas la paternité : on la reçoit

de Dieu, on la copie du Père et on la vit avec Lui. Dieu jubile quand il « fait » des saints ; les parents devraient apprendre — eux aussi — à jubiler comme Dieu, puisque comme Lui et avec Lui, ils sont appelés à collaborer aussi à la sanctification de leurs enfants. Comme Dieu cependant, ils buteront douloureusement parfois contre la liberté de leurs enfants ; comme Lui et avec Lui, ils auront à réapprendre envers leurs enfants les ruses de l'amour, les patiences de l'amour, les recommencements et les espérances de l'amour « qui espère tout, qui croit tout possible et qui supporte tout ». Les parents qui se savent collaborateurs de Dieu demeurent pleins d'espérance ; au lieu de convoquer Dieu à leur aide, ce Dieu qui veut plus qu'eux-mêmes du bien à leurs enfants, ils feront leur possible avec courage pour la sanctification de leurs enfants et abandonneront à Dieu l'impossible, dans la joie. On comprend mieux pourquoi les parents chrétiens, premiers éducateurs de la foi de leurs enfants, se refuseront à amputer leur vie personnelle, leur vie à deux et leur vie de famille de la troisième dimension de cet amour.

Dimension verticale ascendante : le foyer et Dieu.

Un enfant grandit en rompant le cordon ombilical qui le rattache à sa mère et, par elle, à son père. C'est exactement le contraire quand il s'agit de la paternité divine : pour que grandisse la personne humaine, pour que grandisse le foyer, il faut que grandisse le cordon ombilical qui rattache au Père et par lequel parvient l'indispensable nourriture quotidienne. La plupart des grands saints modernes sont issus de familles profondément imbibées de Dieu, et cela nous est un avertissement dans le domaine des vocations.

Pour croire à la religion, notre jeunesse critique a plus besoin de voir vivre et de constater que la foi s'exprime dans l'exercice de la justice, du partage, de la charité que dans des sermons et de longues et fatigantes théories. Comme elle s'oppose — dit-elle — à tout ce qui est hypocrisie, elle a besoin d'être aidée dans cette sincérité (parfois douteuse) par une vie authentique de ses parents. Les enfants passent très vite du rôle de spectateurs dociles et indulgents au rôle de juges exigeants et sans appel :

« Tu n'es pas logique avec tes principes :
tu ne parles que d'argent et de réussite,
tu n'arrêtes guère de juger ceux qui ne sont pas comme toi ou
pensent autrement que toi,

tu critiques sans cesse, sans t'engager toi-même, sans te compromettre.

C'est quoi, ce Dieu dont tu te réclames et qui te laisse bien tranquille à l'abri de tes " bonnes habitudes " ? »

Les parents réellement en quête de Dieu auront une vie spirituelle plus spontanée, plus jaillissante, plus près de la vie, plus débordante de joie et d'allégresse communicative. Ils n'auront aucune difficulté à comprendre que leurs enfants ont encore plus besoin qu'eux de chercher d'autres manières de prier, de faire silence ; ils ne les taxeront pas d'athées parce qu'ils préfèrent prier debout plutôt qu'à genoux, profondément prostrés plutôt qu'assis ; ils pourront mieux admettre que leurs adolescents ont besoin d'une liturgie plus vivante, plus fraternelle, conduisant à Dieu par la joie, la joie réellement partagée et sincèrement vécue. A force de vivre avec le Christ dont aucun pas, aujourd'hui, ne ressemble à celui d'hier ou à celui de demain, ils ne s'affoleront pas de voir que les jeunes refusent d'être des pratiquants à la manière des adultes. Ils accepteront sans désespérance de devoir s'engager sur le chemin du Calvaire où l'enfantement de fils de Dieu se fait surtout dans la souffrance humblement et patiemment vécue. Il est facile de comprendre ici qu'il s'agit davantage d'une réelle qualité de vie que d'une habituelle pratique religieuse, qu'il s'agit plus de Dieu, du Christ et de l'Esprit que de religion, plus de recherche que de possession, car la vie chrétienne est une vie exubérante de joie et d'optimisme, fruit de la foi, de l'espérance et de la charité.

Dimension circulaire

Un sanctuaire en pleine ville est un signe et un appel, signe d'une présence qui rayonne et appel à vouer plus d'attention à cette présence du Christ envoyé aux hommes. Le foyer est une cellule de vie dans une paroisse et dans la société.

Un individualisme étouffant menace l'amour conjugal. Dans l'anonymat des grands locatifs, dans celui non moins grand des villas barricadées derrière leurs enclos, dans l'anonymat du travail ou de la rue comme aussi dans celui de la plupart de nos célébrations liturgiques, le chrétien perd pied ; lui qui devrait être un spécialiste de l'accueil, de l'amour et des liens, il cède à la tentation de s'enfermer dans ses propres soucis, ses problèmes, ses projets et ses idées. Sans même en être bien conscient, il donne volontiers peut-être de son argent, tout en gardant son cœur et son temps. Fidèles à l'Esprit-Saint et à l'Eglise, les foyers chrétiens ont à se rééduquer au travail en communauté, au partage

de l'Evangile, à la prière avec les autres. Un peu partout surgissent ces groupes qui prient ensemble, vivent parfois ensemble, mettent en commun leurs ressources et prennent ensemble en charge certains aspects de la vie sociale ou de la vie économique. Le visage de l'Eglise et du monde serait sans doute tout autre et rayonnerait davantage sur la jeunesse du monde si la multitude des croyants (formée surtout de gens mariés) n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, s'ils étaient assidus à l'enseignement des Apôtres, fidèles à la communion fraternelle, à la fraction du pain et réellement engagés dans une permanente action de partage. (cf. Actes)

Vatican II l'a bien précisé : « Cette mission d'être cellule première et vitale de la société, la famille l'a reçue de Dieu. Elle la remplira si, par la piété de ses membres et la prière faite à Dieu en commun, elle se présente comme un sanctuaire de l'Eglise à la maison ; si toute la famille s'insère dans le culte liturgique de l'Eglise ; si enfin elle pratique une hospitalité active et devient promotrice de la justice et de bons services à l'égard de tous les frères qui sont dans le besoin. » (N° 11)

L'Année sainte pourrait être l'occasion offerte à tous les foyers de découvrir avec Dieu et en tenant compte des innombrables besoins de l'Eglise et de leurs frères, l'apostolat qui devrait être le leur à une époque où chaque fidèle est capable de mieux découvrir que « les laïcs tiennent de leur union avec le Christ le devoir et le droit d'être apôtres... puisque c'est le Seigneur lui-même qui les députe à l'apostolat ». (Vatican II)

En terminant, je crois pouvoir dire que pour trouver une solution valable aux problèmes qui leur sont posés comme aux choix devant lesquels ils peuvent être placés un jour ou l'autre, les foyers devront tenir compte des quatre dimensions sans lesquelles il n'y a pas d'amour conjugal total. Une solution conforme à l'une des dimensions de cet amour, mais en opposition à une autre ne sera jamais la bonne et ne pourra guère s'inscrire en faveur du bien total du foyer en difficulté. Il faudra avoir le courage alors de chercher plus loin, de patienter et d'oser affronter le jugement de sa propre sincérité éclairée et formée.

Joseph Putallaz